

POWER UP POWER UP

IMAGINAIRES TECHNIQUES ET UTOPIES SOCIALES

CARLA ADRA, JESSICA ARSENEAU,
MARJOLIJN DIJKMAN, HILARY GALBREATH,
MAYA MIHINDOU, JÜRGEN NEFZGER,
CLAUDE PARENT, LIV SHULMAN,
SUZANNE TREISTER, TOMI UNGERER

LA KUNSTHALLE MULHOUSE

LA KUNSTHALLE
CENTRE D'ART CONTEMPORAIN
MULHOUSE



*Power Up,
imaginaires
techniques et
utopies sociales*

Carla Adra, Jessica Arseneau, Marjolijn Dijkman,
Hilary Galbreath, Maya Mihindou, Jürgen Nefzger,
Claude Parent, Liv Schulman, Suzanne Treister,
Tomi Ungerer

— 16 . 02
28 . 04
2024

Power Up, imaginaires techniques et utopies sociales est un projet artistique collaboratif initié par Géraldine Gourbe et Fanny Lopez, qui se déploie en deux expositions simultanées, à La Kunsthalle Mulhouse et au Grand Café à Saint-Nazaire. L'exposition au Grand Café est présentée du 9 février au 12 mai 2024.

À Mulhouse, *Power Up, imaginaires techniques et utopies sociales* bénéficie du soutien de la Région Grand Est (Soutien aux résidences mission de territoire Arts visuels), de l'Ambassade du Royaume des Pays-Bas et de Mondriaan Fonds. L'entreprise Prevel Signalisation est mécène de l'exposition.



La Kunsthalle Mulhouse remercie les enfants de Claude Parent, le Musée Tomi Ungerer – centre international de l'illustration et tous celles et ceux qui ont prêté leurs souvenirs et leurs connaissances au projet.

La Kunsthalle, Centre d'Art Contemporain d'Intérêt National est un établissement culturel de la Ville de Mulhouse. La Kunsthalle bénéficie du soutien du Ministère de la Culture - DRAC Grand Est, de la Région Grand Est et de la Collectivité européenne d'Alsace. La Kunsthalle fait partie des réseaux DCA / association française de développement des centres d'art, Arts en résidence - Réseau national et Plan d'Est - Pôle Arts Visuels Grand Est.



*Power Up,
imaginaires
techniques et
utopies sociales*

Carla Adra, Jessica Arseneau,
Marjolijn Dijkman, Hilary Galbreath,
Maya Mihindou, Jürgen Nefzger,
Claude Parent, Liv Schulman,
Suzanne Treister, Tomi Ungerer

Commissariat :

Géraldine Gourbe,
Fanny Lopez,
Sandrine Wymann

16 . 02
— 28 . 04
2024

Power Up, imaginaires techniques et utopies sociales

Partout le délabrement frappe les grandes infrastructures de services collectifs : eau, assainissement, déchet, électricité, gaz. Les causes sont diverses et corrélées : il y a les dégradations matérielles (usure ou vieillissement des structures), la baisse d'investissements de l'État pour la maintenance et la gestion de ce patrimoine de réseaux, mais aussi la crise énergétique et climatique qui vient affaiblir et menacer ces grands systèmes techniques peu résilients aux catastrophes. En dépit de ces altérations physiques, persistent le mythe et l'idéal social de la grande infrastructure comme un édifice de service public alliant économie d'échelle, performance technique et service de qualité pour le plus grand nombre.

À l'heure des effondrements environnementaux et du réchauffement climatique, comment penser notre rapport à la technique et aux infrastructures de production et de distribution des biens communs ? Comment sortir la technique de sa seule relation à une histoire de la modernité et du progrès ? Comment la faire bifurquer d'une quête associant innovation permanente et rentabilité pour retrouver le souci de nos biens accessibles et partagés par toutes et tous ? Comment déconstruire – et agir collectivement – pour une organisation des services essentiels qui impactent nos environnements et notre rapport au monde ? Peut-on se réapproprier la culture technique ? Fermer, démanteler ou transformer les infrastructures, c'est revenir sur les choix technologiques et leur histoire structurelle et sociale. Envisager les questions de maintenance et de réparation, c'est éclairer l'inventaire de ses alternatives possibles. Bifurquer, zig-zaguer, diverger c'est aussi restituer ses controverses.

La culture technique est, ne l'oublions pas, innervée de représentations qui nourrissent

et agissent sur la formation de mouvements d'émancipation, relatifs à l'histoire des utopies sociales. Elle comprend un imaginaire fertile allant des récits et des films de science-fiction aux projections d'architectes, d'urbanistes, d'ingénieurs et d'artistes. Nous nous proposons ici d'en relater les narrations.

Power Up, propose de remémorer un ensemble de projets et de réalisations d'utopies énergétiques liés à une histoire sociale de lutte pour l'acquisition et le partage des biens communs. Cette généalogie que nous présentons est entendue comme un moyen de déplacer son regard, de construire des chronologies, de révéler des potentialités non advenues, contre factuelles, mais aussi de favoriser un écart, un « déphasage » par rapport au présent pour en livrer un examen critique et distancié.

Il s'agira d'abord de questionner la notion d'infrastructure et de son pouvoir d'imagination. Puis de déconstruire un mythe et d'analyser les luttes qui se sont dressées contre de grands chantiers d'infrastructures et l'émergence d'un mouvement anti-nucléaire. Il s'agira, enfin, d'interroger des histoires oubliées ou imaginées de projets et d'utopies techniques afin d'en réévaluer leur potentialité et de réfléchir à la manière dont les infrastructures peuvent être pensées dans un contexte de crises (environnementale, technique, politique et économique).

La toute-puissante présence de l'ordre électrique et ses alternatives.

Dans la première partie, l'exposition questionne les formes et enjeux des infrastructures et leur potentiel d'inspiration. Les recherches de Fanny Lopez sont présentées sur une « carte mentale » destituée de tout repère chronologique. À la manière des pensées, les images d'archives nous précipitent dans un moment de l'épopée technique où tout type d'infrastructure est potentiellement envisageable. Cette proposition graphique de Jérôme Saint-Loubert Bié éclaire des projets d'architectes, urbanistes, ingénieurs dont les noms ont été oubliés ou marginalisés – cette pluralité de projets éclaire la richesse méconnue de l'histoire

Power up: technical imaginaries and social utopias

Decay leaves its mark on all our large collective service infrastructures: water, sanitation, waste collection, electricity or gas. The causes are varied and interrelated: the physical deterioration of worn and aging structures, government cuts to the maintenance and management of inherited networks, and the energy and climate crises that weaken and threaten large technical structures with little resistance to disasters. Despite these material changes, there is a persistent social ideal and myth of large infrastructure as a cornerstone of public service, combining economies of scale, technical performance and quality service for the greater number.

In a time of environmental collapse and global warming, how should we consider our relationship with technology and with the infrastructure that produces and distributes communal assets? How can we free technology from its sole association with a history of modernity and progress? How can we steer it away from its infinite quest for innovation and profitability to rediscover a concern for our accessible and shared assets? How can we deconstruct and collectively act upon the organization of the essential services that impact our environment and our relationship with the world?

Can we reappropriate technical culture? Closing down, dismantling or transforming infrastructures involves questioning technological decisions along with their structural and social history. Considering issues of maintenance and repair sheds light on the inventory of possible alternatives. Branching off, zigzagging and diverging also mean returning to controversies.

We must not forget that technical culture is rife with representations that feed and influence the formation of emancipation movements related to the history of social utopias. It encompasses a fertile realm of imagination that ranges from narratives and sci-fi films to the projections produced by architects, urban planners, engineers and artists. We would like to tell those stories here.

Power Up aims to recall a set of projects and achievements by energy utopias linked to a social history of struggle for the acquisition and sharing

of communal assets. The genealogy that we present here is understood as a means of shifting perspectives, constructing timelines, revealing unfulfilled potential, but also nurturing a gap, a phase change with the present to achieve a critical and distanced examination.

First, we must question the concept of infrastructure and its power over the imagination. Then we must deconstruct the myth and analyze the struggles that have arisen against major infrastructure projects along with the emergence of the anti-nuclear movement. Finally, we will examine some forgotten or imagined histories of technical projects and utopias to reassess their potential and consider how infrastructure can be conceived in the context of environmental, technical, political, or economic crisis.

The Electrical Order's All-Powerful Presence and Alternatives

The first part of the exhibition explores the forms and challenges of infrastructures and their potential for inspiration. Fanny Lopez's research is presented on a mind map devoid of chronological markers. Like thoughts, archival images plunge us into a moment of the technical odyssey where any type of infrastructure was potentially conceivable. The graphic creation by Jérôme Saint-Loubert Bié sheds light on projects by architects, urban planners and engineers whose names have been forgotten or marginalized; this multitude of projects illuminates the unrecognized richness of technical history and opens a black box to reveal potential alternatives. Since the end of the 19th century, projects with complex technical, economic, and symbolic configurations have promoted renewable energies and decentralized, ecological perspectives to challenge the centennarian

des techniques et ouvre la boîte noire de l'histoire pour en valoriser les alternatives potentielles. Depuis la fin du XIX^e siècle, dans une configuration technique, économique et symbolique complexe, des projets valorisant les énergies renouvelables et des perspectives décentralisatrices et écologiques viennent défier un ordre énergétique centenaire : celui du modèle industriel des grands réseaux qui a constitué à l'échelle des villes, puis de plus vastes territoires, le mode de production dominant de nombreux services. Le XX^e siècle occidental a conjugué l'énergie sur le mode de la centralisation, de l'expansion et de la connexion, vouant à sa puissance le culte de la grandeur, à l'exemple de la production d'énergie nucléaire. Revenir sur les dessins de centrale nucléaire de l'architecte Claude Parent renseigne sur une utopie énergétique – imaginée comme telle à l'époque – où les biens communs se déclinent en abondance, en flux tendu pour toutes et tous. Les paysages de Parent et les formes motifs des centrales qui les peuplent, donnent l'illusion d'une harmonie parfaite où règne bucolisme et impermanence. Les photos de l'artiste Jürgen Nefzger actualisent cette vision contrôlée de l'architecte et incarnent des perspectives qui, du dessin à un cadre de vie, sont devenues des réalités. Sans pour autant en faire un réquisitoire à charge, Jürgen Nefzger déploie un regard décalé où les personnages pourraient appartenir à la fois à une époque des années soixante et évolueraient tels des figurants de *Playtime* de Jacques Tati dans des décors étrangement absurdes.

Les mouvements de résistance et projections collectives : une histoire singulière du bassin rhénan qui régénère l'Histoire des utopies sociales européennes.

Avec son installation *Stillness*, Jessica Arseneau interrompt cette prétendue harmonie et abondance énergétique en sonnant le rappel

d'une réalité dystopique aux atmosphères fantomatiques. Dans sa photographie où tout est suspendu, dans un instant de conscience d'une nécessaire pause, elle introduit la seconde partie de l'exposition. Face aux impositions de l'ordre électrique, une autre histoire se développe. Des mouvements de résistances s'organisent, des collectifs se fédèrent. Des luttes d'occupation plus spontanées et radicales voient le jour. La mobilisation de Marckolsheim en 1974 afin d'empêcher l'implantation d'une usine chimique ou les prises de position de figures comme Françoise d'Eaubonne ou Solange Fernex témoignent de la richesse des mobilisations du bassin Rhénan. Tous revendiquent de nouvelles formes de praxis, associant l'action politique à des modalités de résistance, d'occupation, de production et de consommation qui, en divergeant du modèle dominant, deviennent disruptives. De son côté, EDF redouble ses effets d'image et de communication, en faisant, à son tour, preuve d'inventivité : à Chinon, des hôtes recrutées dans les familles des salariés assurent les visites de la centrale. Dès 1980, EDF est reconnue comme le premier opérateur français à s'investir dans le « tourisme industriel ». Une bataille des imaginaires s'engage, mêlant ingénieusement les questions de genre aux questions de classe sociale, et faisant de la modernité le récit incontournable de la force de travail et de production pour les ouvriers. Les artistes Carla Adra et Hilary Galbreath ont chacune œuvré à cette histoire mémorielle et fictionnelle des luttes. Celles qu'elles retracent jouent à la fois sur l'échelle locale du bassin rhénan et sur les échelles nationale et internationale des mouvements d'opposition – antinucléaire, pacifique et de désobéissance sociale – qui se sont dressés contre de grands chantiers d'infrastructures. Elles éclairent des figures essentielles comme Solange Fernex (Carla Adra) ou les Guêpes de Fessenheim qui ont su tenir tête à la propagande genrée des centrales.

Si changer de société c'est changer d'infrastructure, il est impératif de recourir à des modélisations et des projections autres. L'humour est un état d'esprit qui permet d'infléchir nos habitudes et nos dénis, les séries de dessin de Tomi Ungerer nous interpellent dans ce sens. A la fois grand pourfendeur des risques liés aux centrales nucléaires et illustrateur des

energy order with its large, industrial network model that was the dominant means of production for many services, first in cities and then over much larger areas. During the 20th century, the Western world consolidated energy through centralization, expansion, and connection, dedicating a cult of grandeur to its power, as seen in the example of nuclear energy production. A return to architect Claude Parent's drawings of nuclear power plants gives us a glimpse of what was at the time conceived as an energy utopia, where communal assets were abundant and available to everyone. Parent's landscapes populated by the patterned motifs of power plants create the illusion of perfect harmony governed by pastoral impermanence. Artist Jürgen Nefzger's photos update the architect's controlled vision by embodying perspectives that close the gap between drawings and real life. Without making any accusations, Nefzger unfolds an eccentric vision wherein 1960s-era figures move within strangely absurd scenes like extras from Jacques Tati's "Playtime."

***Resistance Movements and Collective Projections:
The remarkable story of the Rhine Basin, regenerating
the history of the European social utopia.***

Jessica Arseneau's installation "Stillness" interrupts the pretense of harmony and energetic abundance with the clarion call of dystopian reality portrayed through ghostly atmospheres. In a photograph where everything is suspended, she creates a necessary pause of awareness to introduce the second part of the exhibition. Faced with the impositions of the electrical order, another story unfolds. Resistance movements organize, collectives join forces, and more spontaneous and radical occupation movements emerge. The 1974 Marckolsheim protest to prevent the construction of a chemical factory and the stances of figures like Françoise d'Eaubonne and Solange Fernex all testify to the rich history of social action in the Rhine Basin. All promoted new methods, combining political action with different forms of resistance, occupation, production and consumption that disrupted the dominant model.

In its turn, EDF demonstrated creativity by redoubling its efforts to build up its image and communication. In Chinon, hostesses were recruited from the families of employees to conduct tours of the power plant. Since the 1980s, EDF has been recognized as the first French operator to invest in industrial tourism. A battle of imaginations ensued, ingeniously blending gender issues with questions of social class and making the question of modernity essential to the narratives of workforce and production. Artists Carla Adra and Hilary Galbreath each contribute their work to this memorial and fictional history of struggle. The stories they tell play out on both the local scale of the Rhine Basin as well as in the national and international protests against major infrastructure projects, whether anti-nuclear, peaceful, or through social disobedience. They highlight key players such as Solange Fernex (Carla Adra) or the Wasps of Fessenheim who took a stand against the gendered propaganda put out by power plants.

If changing society means changing infrastructure, it is crucial to explore other models and projections. Humor is a mindset that brings flexibility to our habits and denials, and Tomi Ungerer's series of drawings speak to us in this regard. As both a fierce critic of the risks associated with nuclear power plants and an illustrator of Electricité de Strasbourg's communication plates, his drawings cause us to reflect on the popular fascination exerted by these gigantic infrastructures despite the established knowledge of their risks, especially in the wake of the disasters at Three Mile Island, Chernobyl and Fukushima.

Structuring new imaginaries involves a representation of electricity that confronts the materialization of its flows and exchanges with our domestic spaces and bodies. Artist Marjolijn Dijkman's installation comes

plaques de communication d'Electricité de Strasbourg, ses dessins donnent à réfléchir sur la fascination populaire qu'exercent ces gigantesques infrastructures malgré l'accès à la connaissance des risques encourus notamment avec les catastrophes de Three Mile Island, Tchernobyl et Fukushima.

La structuration de nouveaux imaginaires passe par une représentation de l'électricité qui confronte la matérialisation de ses flux et échanges avec nos espaces domestiques et nos corps. Au plus proche d'un imaginaire, l'installation de l'artiste Marjolijn Dijkman réinstalle un principe de sensorialité et de fascination oubliée qui entoure, enveloppe nos actions quotidiennes. Elle repose l'histoire intime du courant électrique et de ses explorations, qui finit par s'instaurer dans une présence sans passé, sans précédent, comme s'il était devenu originel. La *Lunä Table* et son environnement accueilleront un soir de pleine lune une Lunä Talk, discussion autour d'une déconstruction de nos usages et de nos perceptions de la production énergétique.

Les futurs féministes : entre critique des masculinités renouvelables et histoire du municipalisme électrique.

Puisque l'ordre électrique s'ordonne et s'incarne dans nos corps et nos intimités, d'autres corps et subjectivités politiques sont mis à l'épreuve dans cette dernière partie.

Alors que la critique féministe des grands systèmes techniques se structure, la politologue Cara New Daggett, après avoir conceptualisé la « pétromasculinité », développe le concept de « Renewable Masculinities » (Masculinités renouvelables). Ce terme insiste sur la façon dont les « éco-modernes », malgré leurs promesses de transition énergétique et de recyclage, ne cessent de perpétuer toujours le même modèle de production et de diffusion mortifère. Alors que le sujet des transitions

semble essentiellement reposer sur des choix de type d'énergie (plus ou moins de nucléaire, de solaire ou d'éolien), le réseau et ses infrastructures de transport et de distribution, n'est presque jamais questionné. Au regard de son enfance gabonaise ponctuée par les odeurs des hydrocarbures et les va-et-vient des pétroliers, l'illustratrice Maya Mihindou revient sur cette pensée matricielle pour nous fournir une fresque non-héroïque et porteuse d'agir. De même, le film de Liv Schulman, *Une vieille terre pour une nouvelle chanson* fait dérailler les thèmes de l'obsolescence programmée et son versant solutionniste de la réparation en nous propulsant dans un autre paradigme : et si nos objets électroménagers avaient des sentiments dignes d'un roman de Jane Eyre ? Et si leur sentimentalisme nous faisait basculer dans une ère où nous ne les considérerions non plus comme des sujets de maintenance mais des êtres porteurs de sens ? Cette vision de l'ordre de la science-fiction nous entraîne vers les cosmogonies techno-shamaniques de Suzanne Triester où des modes de gouvernance autres impliquent des états de conscience modifiés et des mondes infrastructuraux fluidifiés qui pourraient dans des rapprochements analogiques et formels nous faire penser aux petits réseaux de distributions électriques de régies de l'est de la France... Ces approches qui esquissent d'autres mondes électriques. Des alternatives existent et ont toujours existé. Il y a une histoire de la pensée décentralisatrice et l'Est de la France en est singulièrement représentatif. Face au centralisme, les tentatives municipales de distribution communale entreprises à Schnöna, Ungersheim, Guebwiller, Ehnwihl, Muttersholtz ou Metz offrent des pistes pour les transitions énergétiques à venir. Ces projets collectifs répondent à des besoins de service public, ils engagent des transitions qui ne sont pas seulement des changements de sources de production mais ils obligent les collectivités à assurer des gouvernances totalement autres. Redonner une place à ces récits dans l'histoire des techniques participe à les rendre plus légitimes et désirables, mais aussi à ouvrir des imaginaires pour de nouveaux lendemains.

Géraldine Gourbe, Fanny Lopez, Sandrine Wymann

as close as possible to the imaginary, reinstating a principle of sensuality and a forgotten fascination that surrounds and envelops our daily actions. It restores the intimate history of the electrical current and its explorations, which eventually establishes itself as a presence without past or precedent, as if it were the original. On the evening of the full moon, the Lunä Table and its surroundings will provide the setting for a Lunä Talk, a discussion centering on the deconstruction of our uses and perceptions of energy production.

Feminist Futures: Between the critique of renewable masculinities and the history of electrical municipalism.

As the electrical order organizes and manifests itself in our bodies and private spaces, so will other bodies and political subjectivities be put to the test in this final part of the exhibition.

As feminist critique of large technical systems takes shape, political scientist Cara New Daggett has gone from elaborating the concept of “petromasculinity” to the idea of “Renewable Masculinities.” This term emphasizes how “eco-modernists” continue to perpetuate the same deadly model of production and dissemination despite promises of energy transition and recycling. While talk of transitions seems to focus on the type of energy (more or less of nuclear, solar or wind power), the network itself with its transport and distribution infrastructure are almost never questioned. Reflecting on her Gabonese childhood punctuated by the smells of hydrocarbons and the comings and goings of oil tankers, illustrator Maya Mihindou revisits this matrix thought process to provide us with a non-heroic and action-oriented mural. Similarly, Liv Schulman’s film *Une vieille terre pour une nouvelle chanson* (“An Old Earth for a New Song”) derails the theme of planned obsolescence along with its solutionist counterpart, repair, by propelling us into another paradigm: what if our household appliances had feelings worthy of a Jane Eyre novel? What if their sentimentality shifted us into an era where we no longer consider them as objects to be maintained

but as beings with meaning? This science fiction vision leads us towards the technoshamanic cosmogonies of Suzanne Triester, in which alternative methods of governance involve altered states of consciousness and fluidified infrastructural worlds, analogically and structurally similar to the small electrical distribution networks of municipal utilities in Eastern France. These approaches provide glimpses of other electrical worlds. Alternatives exist and have always existed. There is a history of decentralizing thought processes, of which Eastern France is particularly representative. In the face of centralization, municipal efforts for communal distribution in Schnönau, Ungersheim, Guebwiller, Ehnwihr, Muttersholtz, or Metz offer pathways towards future energy transitions. These collective projects address public service needs and commit to transitions that not only involve changes in production but also compel communities to adopt entirely different systems of governance. Reintroducing these narratives into technical history not only enhances their legitimacy and desirability, but also opens the door to the imaginaries of a new tomorrow.

**Géraldine Gourbe, Fanny Lopez,
Sandrine Wymann**

Quatre questions posées par Catherine Geel Historienne du design, commissaire d'exposition et éditrice

Beaucoup de choses (guerres, altérités, énergies, climat) dans le moment que nous vivons portent à des retraits face aux aléas ou aux échos quotidiens. Qu'est-ce que votre exposition permet d'en dire ?

Fanny Lopez : Depuis de nombreuses années, je m'intéresse à l'histoire des utopies techniques et des alternatives énergétiques ; à l'heure des catastrophes une question devient de plus en plus brûlante : « comment penser la technique » ? Au-delà d'un individualisme méthodologique du chacun pour sa peau, comment reconstruire du commun ? C'est impératif me semble-t-il pour arriver à se projeter au-delà des ruines du capitalisme pour faire référence à l'ouvrage d'Alice Carabédian : *Utopie Radicale* par-delà l'imaginaire des cabanes et des ruines qui porte une essentielle reconceptualisation politique de l'utopie et de sa dimension sociale. Les services en réseau, notamment l'électricité, et leur large organisation structurelle n'ont rien de neutres, ils sont une mise en matérialité de l'idéal moderniste et modernisateur, qui est largement productiviste et technophile, viriliste et impérialiste. Changer de société c'est changer ses bases matérielles, ses infrastructures, surtout à l'heure de la catastrophe environnementale. Et la transformation de ces structures nécessite d'en déconstruire les mythes fondateurs et de croire en d'autres possibles et de se fédérer pour qu'ils adviennent.

Géraldine Gourbe : Lorsque j'ai lu *Rêves de déconnexion* de Fanny (Lopez), j'ai été frappée par le fait que sa thèse évoquait, critiquait en creux le monde de l'art dans lequel j'évoluais et ses objets de fascination. En effet, dans une perspective écologiste, plusieurs artistes et commissaires se sont intéressés-es à la cabane, à l'isolement et aux communautés contre-culturelles qui auraient imaginé des modes de vie en dehors du monde, en dehors de la productivité. Or on a oublié que certaines de ces références comme le Whole Earth Catalogue étaient les mêmes que partageaient les actrices de la Silicon Valley à San Francisco et que derrière ce culte de l'underground, il y avait un ultra-libéralisme technologique vorace. La force de frappe de la thèse de Fanny est, selon moi, de nous prévenir que bon nombre des modèles de la déconnexion – s'ils ne sont pas porteurs d'une pensée de bien commun – sont un leurre. L'installation de Jessica Arseneau propage ce sentiment que j'appelle une « gueule de bois » politique, ce contact brutal de nos corps avec le béton... nos idéalismes doivent s'alléger d'un individualisme énergétique encombrant. Cela a été un point de départ pour penser les deux expositions.

Sandrine Wymann : Ce que nous avons découvert, en contextualisant le projet, c'est l'ampleur des mobilisations qui ont eu lieu dans les années 70 dans la région. Nous nous sommes plongées dans des archives filmées et enregistrées, et avons été impressionnées par la force des mouvements collectifs qui se sont constitués pour s'opposer à la politique d'industrialisation projetée sur le territoire alsacien. Le travail de Carla Adra restitue une partie de cette énergie, notamment autour de la personnalité de Solange Fernex. Les images de ces mobilisations massives sont régénérantes, très stimulantes mais elles nous renvoient aussi à un silence actuel. Il y a aujourd'hui des tas de raisons de se mobiliser pour des causes locales (fermeture de la centrale de Fessenheim, projet d'extraction du lithium...) ou il n'y a pas de mouvement citoyen connu qui prenne le relais ou qui initie de nouvelles formes de résistance. Les histoires de ZAD, de cortèges, d'occupations ne sont – malheureusement ? – plus d'actualité en Alsace.

**Four questions by Catherine Geel
Design historian, curator and editor**

At this time, a lot of things – wars, otherness, energy, climate – lead us to retreat in the face of uncertainties or daily echoes. What does your exhibition allow us to say about this?

Fanny Lopez: I have been interested in the history of technical utopias and alternative energy for many years, and when faced with disasters, there is one question that becomes increasingly urgent: how should we think about technology? Beyond an individualistic methodology of everyone for themselves, how can we rebuild our sense of the communal? To me, it seems crucial to be able to project ourselves beyond the ruins of capitalism, to reference Alice Carabédian's book, *Utopie Radicale* (Radical Utopia), beyond the imagination of huts and ruins, to bring about a necessary political reconceptualization of utopias and their social dimension. Network services, especially electricity, and their extensive structural organizations are not neutral; they embody the modernist and modernizing ideal, which is largely productivist, technophile, virile and imperialistic. In order to change society, we must change its material foundations, especially considering the current environmental crisis. And the transformation of these structures requires us to deconstruct their foundational myths, to believe in other possibilities and join efforts to make them happen.

Géraldine Gourbe: When I read Fanny [Lopez]'s *Rêves de déconnexion* (Dreams of Disconnection), I was struck by the fact that her thesis alluded to and implicitly criticized the art world and its objects of fascination, which I was involved in. From an ecological perspective, many artists and curators have been interested in the cabin, in isolation, and in countercultural communities that have imagined lifestyles outside of the world, outside of productivity. However, we have forgotten that some of these references, such as the Whole Earth Catalog, were the same as those shared by actors in the Silicon Valley and San Francisco. Beneath this cult of the underground, there was a voracious technological liberalism. The strength of Fanny's thesis, in my opinion, is in its warning that many models of disconnection – if they don't have the common good in mind – can be deceptive. Jessica Arseneau's installation conveys a feeling that I think of as a political hangover, that brutal contact of our bodies with concrete... our idealism must shed the burden of cumbersome energy individualism. This was a starting point for imagining both exhibitions.

Sandrine Wymann: What we discovered in contextualizing the project was the extent of the social protest that took place in the region during the 1970s. We delved into both film and audio recording archives and were impressed by the strength of the collective movements that took shape in opposition to planned industrialization in Alsace. Carla Adra's work reflects part of this energy, especially concerning the figure of Solange Fernex. The images of these mass mobilizations are regenerating and very stimulating, but they also highlight the current silence. There are many reasons today to mobilize for local causes – the closure of the Fessenheim power plant, the lithium extraction project - but we don't know of any citizen action that is taking over or initiating new forms of resistance. Stories of ZADs, marches and occupations are - unfortunately? - no longer today's news in Alsace.

Les limites sont-elles possiblement une démarche d'artistes (ou comment donner une autre définition à l'idée "d'explorer les limites") ?

G.G : Les limites ? Je ne sais quoi te répondre à ce sujet... si ce n'est que ma position de commissaire d'exposition et de critique d'art féministe me fait souvent m'intéresser à des points aveugles de l'histoire sociale et politique, ou de parcours d'artistes (comme Judy Chicago au début des années 2000 dont l'œuvre était complètement invisibilisée). Mon obsession que je partage avec certain-es acteur-rices de l'art est comment transmettre en essayant de se prémunir d'une nouvelle invisibilisation : ce qui est impossible, c'est une marche sur une ligne de crête. Avec Carla Adra, Hilary Galbreath et Maya Mihindou nous nous sommes engagées dans ce travail. Nous sommes toutes féministes et nous partageons sans vraiment nous le dire quelque chose qui ressemble à un sentiment d'urgence. Nous avons toutes flirté avec des archives, des voix, des films et des témoignages dont nous savions très bien que nous étions les porteuses, colporteuses de mémoire et en même temps qu'il nous fallait, il faut ! les faire passer dans une autre dimension : celle d'une écriture de l'Histoire.

E.L : Les limites, ce sont d'abord celle de la croissance qui nous obligent à changer nos modes de production et de pensées, à rendre les histoires faibles plus fortes et les histoires fortes plus faibles. Ce sont donc aussi les limites de l'histoire en tant que discipline, de l'histoire des techniques notamment qui a longtemps borné ses récits à une histoire du progrès entendue comme une série d'inventions continues, celles de grands hommes occidentaux. Cette histoire est aujourd'hui réouverte, revisitée par les préoccupations actuelles soulevées par les études coloniales et postcoloniales, les études de genre, ainsi que les humanités environnementales. Les limites ce sont celles de nos méthodologies habituelles qui nous obligent à se déplacer d'un champ disciplinaire à l'autre et qui se répercutent dans la commande aux artistes à qui nous avons demandé de projeter des visions d'autres mondes, d'autres systèmes techniques, de prolonger des histoires qui ont été arrêtées, d'éclairer des figures oubliées, avec toute la difficulté d'inventer et de rendre visible ce qui n'existe pas ou plus.

S.W : J'ai envie de parler du monde imaginaire (imaginé ?) de Suzanne Treister qui est au-delà des limites puisqu'elle se situe dans un autre espace où de nouveaux systèmes existent et où des organisations complexes basées sur de nouvelles relations se dessinent. Elle s'est affranchie des limites et a gagné sa liberté de formes et de pensée. Chez elle, place aux cosmologies techno-chamaniques et aux univers autrement habités. Ses petits mondes sont tellement beaux qu'on n'aurait aucune réserve à s'y expatrier, au moins pour mieux les explorer. C'est peut-être ça le rôle de l'artiste : donner l'envie de dépasser les limites.

L'art populaire porte une dimension de partage que certains (dans l'art contemporain) explorent. Votre exposition s'en veut-elle l'expression ?

G.G : Art populaire ? Je ne sais pas... Je dirais qu'il y avait très clairement une envie d'aborder le sujet de l'exposition avec un monde en technicolor, en référence à un monde fantasmé tout en étant très lucide et critique. Bref, quelque chose que j'avais déjà travaillé au MAMAC à Nice avec *Les Amazones du pop*. En déplaçant la géographie du pop art vers une Europe continentale et méditerranéenne aussi, Hélène Guenin et moi avons réalisé que le canon du pop se dissolvait :

Are the limits possibly an artist's approach (or another way to define the idea of "exploring the limits")?

G.G.: The limits? I don't know what to say about that... except that my position as an exhibition curator and feminist art critic often leads me to take interest in the blind spots in social and political history, or in the careers of artists like Judy Chicago in the early 2000s whose work was completely hidden. My obsession, which I share with certain others in the art world, is how to pass on knowledge while trying to guard against new processes of invisibility; but it is impossible stay on the fence. With Carla Adra, Hilary Galbreath, and Maya Mihindou, we committed to this work. We are all feminists, and without really saying it we all shared something, like a sense of urgency. We all toyed with archives, voices, films, and testimonies of which we knew very well we were the carriers and purveyors of memory, and at the same time, we had to - we must - elevate them to another dimension: that of written History.

E.L.: The limits are, first, those of the growth processes that force us to change our ways of production and thinking, to make weak stories stronger and strong stories weaker. So, they are also the limits of history as a discipline, especially in technical history where the narratives have long since been confined to a history of progress, understood as a series of continuous inventions by great Western men. This history is now reopened, revisited in the current context of concerns raised by colonial and postcolonial studies, gender studies, and the environmental humanities. The limits are those of our usual methodologies that force us to move from one disciplinary field to another and that have repercussions on the artists we commissioned to project visions of other worlds, other technical systems, to extend stories that have been cut short, to shed light on forgotten figures, despite all the difficulty of inventing and making visible that which does not exist or no longer exists.

S.W.: I want to mention the imaginary - or imagined? - world of Suzanne Treister, which is beyond limits since it exists in another space where new systems exist and where complex organizations based on new relationships are emerging. She has freed herself from limits and achieved a freedom of form and thought. Her work is full of techno-shamanic cosmologies and differently inhabited universes. Her little worlds are so beautiful that we wouldn't hesitate to expatriate ourselves there, or at least go to explore them better. Perhaps that's the role of the artist: to transmit the desire to exceed limits.

Popular art has a dimension of sharing that certain contemporary artists explore. Is your exhibition intended to express this?

G.G.: Popular art? I don't know... I would say that there was a clear desire to give this topic a technicolor approach, referencing a fantasized world while remaining quite lucid and critical. In short, something I had already worked on at MAMAC in Nice with *Les Amazones du pop* (The Amazons of Pop). By shifting the geography of pop art towards continental and Mediterranean Europe, Hélène Guenin and I realized that the pop canon was dissolving; proto-feminist pop was already very aware of the notions of exhaustion and tyranny, which did not prevent it from going towards fanciful, excessive, and libertarian representations. In a way, this is what I wanted to inspire here at La Kunsthalle and in part of the exhibition at Le Grand Café in Saint-Nazaire.

ce pop proto-féministe était déjà très lucide sur les notions d'épuisement et de tyrannie, ce qui ne l'empêchait pas d'être dans des représentations fantasques, excessives et libertaires. D'une certaine façon, c'est ce que j'ai souhaité impulser ici à La Kunsthalle et dans une partie du Grand Café à Saint-Nazaire.

S.W : Je ne pense pas que nous pouvons parler d'art populaire mais nous avons été attentives à ce que l'exposition ne soit pas réservée à un petit groupe d'experts. Le sujet est très technique, les recherches de Fanny (Lopez) sont très sérieuses mais il ne fallait surtout pas aborder la question des infrastructures de service collectif sous un angle documentaire et possiblement rébarbatif. C'est forcément le risque d'une exposition recherche. Dans *Power Up*, beaucoup d'œuvres sont drôles, satyriques, colorées... pop ! Les artistes se sont emparés du sujet avec beaucoup d'humour tout en respectant la gravité des questions soulevées. Ce serait une belle réussite de pouvoir dire que l'exposition donne de l'énergie aux visiteurs.

Vous êtes trois femmes. Pourquoi ?

G.G : Nous sommes plus nombreuses ! (Rires) Si on regarde la liste d'artistes et celles des personnalités invitées !!! Fanny (Lopez) parle d'une histoire des techniques dont on nous a dépossédées. Il était essentiel, il est primordial que la masse critique impulsée dans *Power up* soit féministe et postcoloniale. C'est une question d'équilibre et de notre faculté à construire des usages.

E.L : L'histoire des techniques et des énergies est historiquement portée par une culture masculine, Cara New Daggett parle de pétromasculinité, c'est pareil pour le nucléaire, l'ingénierie a une tradition masculiniste, c'est aussi lié à l'art de la guerre, au passage du militaire au civil, au mythe de la puissance, etc. Les femmes ont longtemps été tenues à l'écart de ce champ d'expertise. L'ordre électrique a ses gardiens éclairés et la complexité ingénieriale et managériale de la mégamachine ridiculisent par l'hégémonie de son aura techno-scientifique toute velléité de débat sur la pertinence du modèle ou de ses choix. Les discours sont automatiques, la politique se dissout dans la technicisation. Les logiques hégémoniques sont incapacitantes.

Et puisque le sexisme est structurel, force est de constater que travailler entre femmes change tout. Ça rend le travail bien plus agréable, on s'écoute, on ne se coupe pas la parole, et tout est mieux, tellement mieux partagé. Le retour au réel est douloureux après ce type d'expérience.

S.W : Au fur et à mesure de la préparation de l'exposition, les figures féminines liées aux mouvements régionaux se sont imposées pour devenir le socle que nous espérions bien mettre à jour.

Dans la ZAD de Marckolsheim, nous avons vu que c'étaient les femmes, les piliers de la lutte. Tandis que leurs maris travaillaient, les rejoignaient dès que possible, elles étaient là en permanence. Elles coordonnaient les actions, assuraient l'intendance. Elles tricotaient aussi. Le tricot est un beau symbole de la résistance féminine, qu'on retrouve d'ailleurs dans d'autres luttes. Cet ouvrage fait de fil de laine, de patience et de dextérité manuelle.

Pour toutes ces raisons, nous avons privilégié les femmes artistes dans nos invitations. Nous nous sommes plu à revendiquer une filiation entre notre projet et ces femmes résistantes.

S.W: I don't think we can talk about popular art in this case, but we have been careful to ensure that the exhibition is not directed solely at a small group of experts. The subject is very technical and Fanny's research is very serious, but we didn't want to approach the question of collective service infrastructures from a potentially tedious documentary angle. That's the inevitable risk of a research exhibition. In *Power Up*, many of the works are funny, satirical, colorful... pop! The artists tackled the subject with a lot of humor while respecting the gravity of the questions raised. It would be a great success if we were able to say that the exhibition gave energy to its visitors.

You are a three-woman team. Why?

G.G: We are more than that! (*laughs*) If we look at the list of artists and personalities we invited!!! Fanny [Lopez] talks about a technical history of which we have been dispossessed. It was essential, it is crucial that the critical mass sparked by *Power Up* be feminist and postcolonial. It's a question of balance and being able to create uses.

E.L: The history of technology and energy has historically been driven by a masculine culture. Cara New Daggett talks about "petromasculinity," and it's the same for nuclear energy; engineering is a masculine tradition, linked to the art of war and the transition from military to civilian, the myth of power, etc. Women have long been kept away from this field of expertise. The electrical order has its enlightened guardians, and the engineering and managerial complexity of the megamachine uses the hegemony of its techno-scientific aura to ridicule any debate on the relevance of the model or its choices. Speeches are automatic, politics dissolve into technification. Hegemonic logics are incapacitating. And since sexism is structural, it is clear that working with other women changes everything. It makes the work much more enjoyable; we listen to each other, we don't interrupt each other, and everything is better, the sharing is so much better. It's painful to return to reality after such an experience.

S.W: As we prepared the exhibition, female figures related to regional movements gradually affirmed themselves as the very foundation that we hoped to bring to light. In the Marckolsheim ZAD, we saw that women were the backbone of the protest. While their husbands worked and joined them whenever possible, they were there nonstop. They coordinated actions and took care of logistics. They also knitted. Knitting is a beautiful symbol of feminine resistance found in other movements as well. It is a work of wool, patience, and manual dexterity. For all these reasons, we favored women artists in our invitations. We were happy to claim an affiliation between our project and these resilient women.

Géraldine Gourbe

Géraldine Gourbe est autrice et commissaire d'exposition œuvrant à une réparation historique : des contre-cultures féministes sud-californiennes au regard du canon minimaliste à une histoire du pop art européen (expositions *Los Angeles, les années cool* sur, entre autres, Judy Chicago à la Villa Arson en 2018 et *SheBam Pow POP Wizz : les amazones du pop* au Mamac en 2020) ; ou, encore, une mise en perspective des relations entre art et industrie au regard d'une contre-narration de la période dite des « Trente glorieuses » (exposition *Gigantisme, un trait d'esprit*, première Triennale d'art et de design de Dunkerque en 2019). Elle a collaboré avec l'Université de Metz, Sciences Po Paris, les écoles d'art de Marseille et Annecy, les FRAC Lorraine, Grand Large, Aquitaine, Bretagne... les musées de Dunkerque, le MAMAC (Nice) ou encore la Villa Arson et Mécènes du sud Montpellier/Sète/Bézier. Depuis 20 ans, elle enseigne dans les établissements supérieurs, les lycées techniques et agricoles et fait de la formation à un public d'enseignement ou lié à la médiation. Actuellement, Géraldine Gourbe est enseignante à l'école d'art d'Angers, elle y enseigne la philosophie de l'art.

Fanny Lopez

Fanny Lopez est historienne de l'architecture et des techniques (Université Paris I Panthéon-Sorbonne), professeure habilitée à diriger des recherches à l'ENSA Paris-Malaquais et codirectrice du LIAT. Ses activités de recherche et d'enseignement portent sur l'impact spatial, territorial et environnemental des infrastructures énergétiques et numériques, ainsi que sur les imaginaires techniques associés. Parmi ses ouvrages : *Le rêve d'une déconnexion. De la maison autonome à la cité auto-énergétique* (Éd. La Villette, 2014, traduit chez Manchester University Press, 2021) ; *L'ordre électrique, infrastructures énergétiques et territoires* (Éd. Métis Presses 2019 - prix de l'AARHSE), *À bout de flux* (Éd. Divergences, 2022), *Le feu numérique : spatialités et énergies des data centers* (Éd. Métis Presses 2023). En 2023, elle co-crée le festival sur les imaginaires techniques : *La machine dans le jardin* (à Mellionnec) et participe à la Biennale d'architecture de Venise avec le projet Prospect Station.

Sandrine Wymann

Commissaire d'exposition, elle dirige La Kunsthalle, centre d'art contemporain d'intérêt national à Mulhouse. Depuis quinze ans, elle déploie un projet qui place l'art au cœur de la cité. Sur le terrain mulhousien, ville multiculturelle et emblématique du développement industriel aux XIX^e et XX^e siècles, elle invite les artistes à situer leurs recherches et leurs travaux. Dans sa programmation, elle inclut tant la création française que les expressions du monde entier. Attentive à ce que les projets initiés irriguent le territoire et soucieuse d'un accompagnement des artistes ajusté, elle favorise les collaborations sur le long terme à travers des résidences qui comprennent recherche, production et rencontre des publics. Régulièrement elle s'associe à des artistes, des commissaires d'exposition ou des universitaires dans un idéal de recherches partagées et croisées. Auparavant, elle a été responsable des arts plastiques à l'Institut Français de Casablanca. Elle a co-présidé Plan d'Est - Pôle arts visuels Grand Est.

Géraldine Gourbe

Author and exhibition curator dedicated to historical reparation, ranging from Southern Californian feminist countercultures in view of the minimalist canon to the history of European pop art (exhibitions include *Los Angeles, les années cool* featuring Judy Chicago at Villa Arson in 2018, and *SheBam Pow POP Wizz: les amazones du pop* at Mamac in 2020). She has also provided a perspective on the relationship between art and industry with a counter-narrative of the so-called *Trente glorieuses* of the post-WWII period (*Gigantisme, un trait d'esprit*, exhibited at the first art and design triennial in Dunkirk, 2019). Gourbe has collaborated with the University of Metz, Sciences Po Paris, art schools in Marseille and Annecy, the FRAC Lorraine, Grand Large, Aquitaine and Brittany, museums in Dunkirk, MAMAC (Nice), Villa Arson, and the Mécènes du Sud Montpellier-Sète-Béziers. Over the past 20 years, she has taught in higher education as well as at technical and agricultural high schools and provided training in education and mediation. Gourbe currently teaches art philosophy at the Angers School of Art.

Fanny Lopez

Fanny Lopez is a historian of architecture and technology (University Paris I Panthéon-Sorbonne), full professor and co-director of the LIAT research group at the ENSA Paris-Malaquais. Her research and teaching activities focus on the spatial, territorial, and environmental impact of energy and digital infrastructures, as well as the associated technical imaginaries. She has published *Dreams of Disconnection: From the Autonomous House to Self-Sufficient Territories* (La Villette Editions, 2014, translated by Manchester University Press, 2021); *Lordre électrique, infrastructures énergétiques et territoires* (Métis Presses, 2019 - AARHSE Prize); *À bout de flux* (Divergences Editions, 2022); and *Le feu numérique: spatialités et énergies des data centers* (Métis Presses, 2023). In 2023, she co-created a festival on technical imaginaries, *La machine dans le jardin* in Mellionnec and participated in the Venice Architecture Biennale with the project *Prospect Station*.

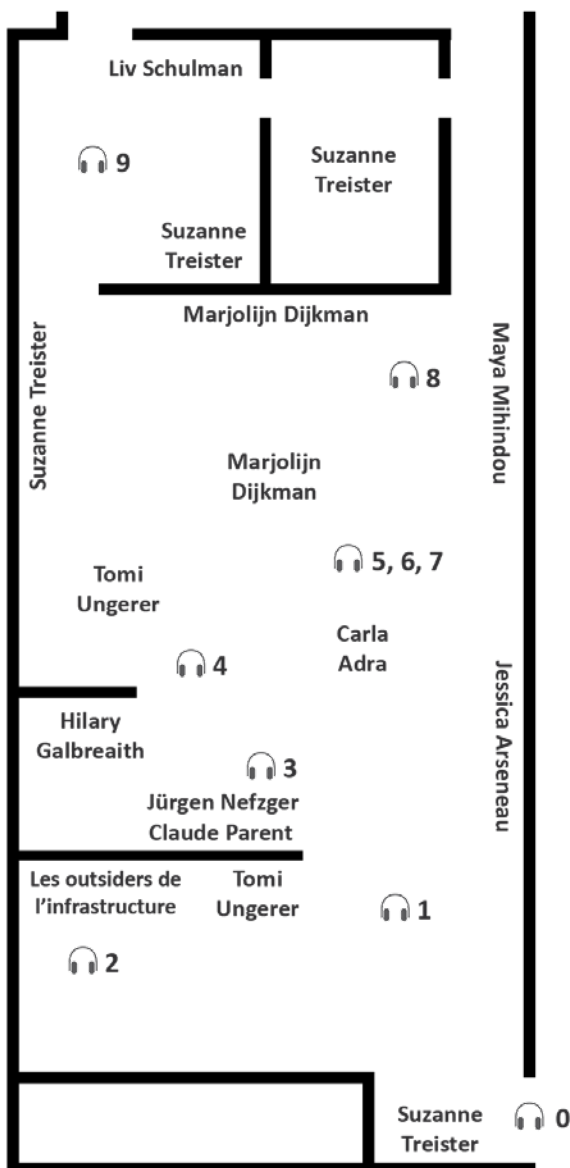
Sandrine Wymann

Exhibition curator and director of La Kunsthalle, Mulhouse's nationally recognized contemporary art center. For the last fifteen years, she has been working to give art its place at the heart of the city, inviting artists to situate their research and work in the multicultural and emblematic setting of Mulhouse, known for its 19-20th century industrial development. Her programming includes both French and global artistic expressions. With concern for creating initiatives that enrich the local area and provide personalized support to artists, she promotes long-term collaborations through residencies that encompass research, production, and public engagements. She regularly collaborates with artists, other curators and academics to achieve an ideal of shared and cross-disciplinary research. Previously head of visual arts at the French Institute of Casablanca, she was also co-chair of the Plan d'Est - Pôle Arts Visuels Grand Est.



DES AUDIOGUIDES RÉALISÉS PAR L'ÉQUIPE DE MÉDIATION EN COLLABORATION AVEC LA RADIO MNE SONT À VOTRE DISPOSITION À L'ACCUEIL. SOUS LA FORME D'UN DIALOGUE AUTOUR DE CORPUS D'ŒUVRES, DÉCOUVREZ L'EXPOSITION AUTREMENT !

AUDIO GUIDES PRODUCED BY THE MEDIATION TEAM IN COLLABORATION WITH MNE RADIO ARE AVAILABLE AT RECEPTION. IN THE FORM OF A DIALOGUE AROUND A SELECTION OF WORKS, DISCOVER THE EXHIBITION IN A DIFFERENT WAY!



I. La toute-puissante présence de l'ordre électrique et ses alternatives

Les outsiders de l'infrastructure

Dès que la question de l'industrialisation et de la structuration de grands réseaux de service collectif se pose, des projets de plus petites échelles et des alternatives apparaissent. Cette histoire de la pensée décentralisatrice et de ses infrastructures est riche de projets.

Dès la fin du XIX^e siècle, elle est marquée par des réalisations aussi étonnantes que le micro-réseau électrique de John Adolphus Etzler (1841), la tour éolienne et la centrale hydroélectrique de Frank Lloyd Wright (1897 et 1910), les maisons autonomes de Richard Buckminster Fuller (1929 et 1952), ou encore les éoliennes de Hermann Honnef (1934). Mû par les avancées technologiques et le contexte de crise écologique et sociale de la fin des années 1960, le mouvement de l'autonomie énergétique arrive à une maturité internationale au lendemain du choc pétrolier de 1973, elle se propage géographiquement, remontant des filières plus institutionnelles et poussant ses propres limites, de l'unité domestique à la ville-territoire. La maison autonome d'Alexander Pike (1971) ou la cité auto-énergétique de Georges et Jeanne-Marie Alexandroff attestent de la puissance du concept, qui conjugue virtuosité technique et projet économique, politique, social et environnemental, dans un renversement critique de l'ordre technologique hérité. Cette quête de reconstruction d'autosuffisance fonctionne comme une fabrique d'idéalité rurale et urbaine : retour d'une nature nourricière, autogarantie des nécessités vitales, économie de la quotidienneté, relocalisation des ressources, production et gouvernance partagées de communs énergétiques à des échelles plus locales.

Infrastructure outsiders

As soon as the question of industrialization and the development of large collective service networks arises, alternatives projects on smaller scales emerge. This creates a rich history of decentralizing thought processes and infrastructures.



Georges et Jeanne-Marie Alexandroff (* 1931 et 1934) ; Richard Buckminster Fuller (1895-1983) ; John Adolphus Etzler (1791-1846) ; Hermann Honnef (1878-1961) ; Le Corbusier (1887-1965) ; Christian de Portzamparc (*1944) ; Richard Rogers (1933-2021) ; Félix Trombe (1906-1985) ; Henri Vicariot (1910-1986) ; Frank Lloyd Wright (1867-1959)
Design graphique : Jérôme Saint-Loubert Bié

Starting in the late 19th century, this history has been punctuated by astonishing achievements such as John Adolphus Etzler's micro-electric grid (1841), Frank Lloyd Wright's windmill and hydroelectric power plant (1897 and 1910), Richard Buckminster Fuller's autonomous houses (1929 and 1952), and Hermann Honnef's wind turbines (1934). Driven by technological advances and the ecological and social crises of the late 1960s, the autonomous energy movement reached a global peak in the aftermath of the 1973 oil crisis. It spread geographically from domestic units to city territories, rising from more institutional channels and pushing its own limits. Alexander Pike's autonomous house (1971) or Georges and Jeanne-Marie Alexandroff's self-sufficient city testify to the power of a concept that combines technical virtuosity with economic, political, social, and environmental projects, critically overturning the inherited technological order. The quest to regain self-sufficiency is a thought factory for rural and urban ideals: a return to nurturing Nature, and a self-guarantee of vital necessities, everyday economy, resource relocation and shared production, and communal energy governance on a more local scale.

Claude Parent

Architecte, théoricien, dessinateur, homme de débat et de combats, Claude Parent (1923-2016) est célèbre pour sa trajectoire exceptionnelle, pour son esprit libre et farouche, pour la radicalité de ses mots, de ses visions et de ses créations architecturales.

En 1974, Claude Parent, est contacté par un jeune ingénieur d'EDF, Jean-Claude Lebreton. Alors qu'il découvre la centrale de Fessenheim encore en construction, ce dernier redoute un rejet de ces « boîtes gigantesques » par les populations voisines.

La collaboration qui naît alors entre C. Parent et EDF donne naissance à des dessins et maquettes de centrales nucléaires dont les architectures s'inspirent de formes reconnaissables (Amphores, Pattes de tigre, etc.) Ses projets, parfois utopiques, et dont certains ont aboutis, reflètent pour l'architecte « *l'énergie de la décomposition de l'atome qui était dans ces centrales* ». Il demeure une série de dessins qui mettent en scène les centrales nucléaires dans le paysage.

« *Du point de vue esthétique, une centrale nucléaire s'efforce de s'insérer au mieux dans le paysage préexistant, c'est-à-dire de parvenir après sa réalisation à un état du paysage, à un nouvel état qui soit accepté par les hommes qui habitent ou visitent le lieu* ».

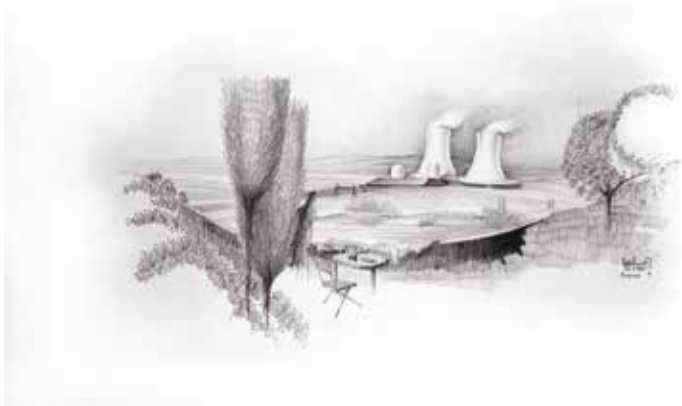
Claude Parent

Architect, theorist, draftsman, debater and activist, Claude Parent (1923-2016) is known for his extraordinary career, his free and fierce spirit, and the radicality of his words, vision and architectural creations. In 1974, Claude Parent was contacted by a young EDF (Électricité de France) engineer named Jean-Claude Lebreton, who feared that the ongoing construction of the Fessenheim power plant with its “gigantic boxes” would meet with the disapproval of nearby communities.

The ensuing collaboration between Parent and the EDF resulted in drawings and models of nuclear power plant architecture inspired by recognizable forms (amphoras, paw prints, etc.). According to the artist, these projects, sometimes purely utopian while others did come to fruition, reflect “*the energy of atomic decomposition held within these plants*.” Parent left behind a series of drawings depicting nuclear power plants within surrounding landscape.

“*From an aesthetic standpoint, a nuclear power plant strives to blend seamlessly into the pre-existing landscape, meaning that in its completed state it seeks to achieve a new status as landscape accepted by the people who live or visit the area.*”

Claude Parent



Un nouvel état du paysage, 1975

Jürgen Nefzger



Fluffy Clouds, Sellafield, England, 2005. Courtesy de l'artiste et de la galerie Françoise Paviot, Paris

Né en 1968 en Allemagne, Jürgen Nefzger vit et travaille en France. Depuis de nombreuses années, il porte une attention particulière aux symptômes de l'effondrement du monde, aux armes de démantèlement de la vie et aux forces de résistances. Ses photographies comme ses films sont des révélateurs d'un inquiétant mouvement de transformation environnementale.

Pour *Fluffy Clouds*, il parcourt depuis 20 ans l'Europe en toutes saisons pour photographier « *des paysages reposants sous des ciels paisibles* ». Avec poésie, il emporte le spectateur dans sa vision d'un tourisme nucléaire où les centrales apparaissent comme autant de « *constructions inoffensives intégrées à la nature environnante* ».

Extraites d'une série de 75 photographies, les trois images ici présentées interrogent sur la manière dont aujourd'hui, nous observons les paysages qui nous entourent. Sur chacune d'elle, la discrète présence des centrales nucléaires révèle la dépendance énergétique de nos modes de vie contemporains.

Irrémédiablement, ces scènes distillent une sensation d'inconfort suscitée par la révélation de l'acceptation implicite de ce que C. Parent nomme un « *nouvel état du paysage* ».

Born in Germany in 1968, Jürgen Nefzger now lives in France. For many years, he has given special attention to symptoms of the world's collapse, weapons of life dismantlement and forces of resistance. His photographs and films reveal an unsettling movement of environmental transformation.

To create *Fluffy Clouds*, he spent 20 years traveling across Europe to capture photographs of "*landscapes resting under peaceful skies*." He transports the viewer into a poetic vision of nuclear tourism, where power plants appear as "*harmless constructions integrated within the surrounding nature*."

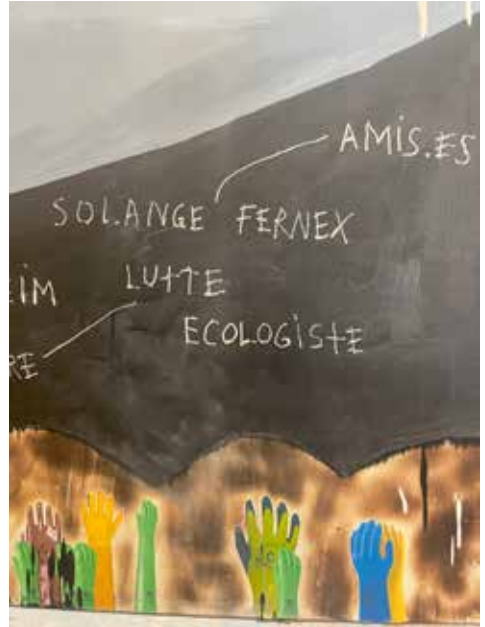
The three images presented here were selected from a series of 75 photographs which raise questions about how we observe the landscapes around us today. The discreet presence of nuclear power plants in each of them reveals the energy dependence inherent to our contemporary lifestyles. The scenes create an inevitable sense of discomfort with their revelation of our implicit acceptance of what C. Parent called a "*new status as landscape*."

II. Les mouvements de résistance et projections collectives : une histoire singulière du bassin rhénan qui régénère l'Histoire des utopies sociales européennes

Carla Adra

Carla Adra est une artiste et performeuse française et canadienne, née à Toronto en 1993. Elle est représentée par la Galerie Valeria Cetraro à Paris. Elle a étudié à l'École nationale d'art et de design de Reims, à l'Ontario College of Art and Design de Toronto et a intégré le post-diplôme de l'École Nationale des Beaux-Arts de Lyon entre 2018 et 2020. Artiste pluridisciplinaire, Carla Adra déploie une recherche artistique sur la question de l'identité : comment celle-ci se construit-elle entre récit de soi et rencontre de l'Autre ?

Gantophonie poussant dans un sol de béton est une interprétation libre des luttes pacifistes du bassin rhénan des années 1970, et d'une de ses principales protagonistes, Solange Fernex. La main levée, geste hautement symbolique, vient prendre source dans un sol-territoire. Elle se veut une manière de raconter ces engagements citoyens au nom de la préservation d'une qualité de vie, celle d'un bassin rhénan qui a échappé à un vaste programme d'industrialisation. En dialogue avec *Gantophonie*, les trois sculptures de la série *Spectres* ont été voulues par les commissaires comme les points cardinaux de cette histoire de luttes. Chacune d'entre elle pointe la direction de ces territoires voisins français, allemand et suisse dont les habitants se sont unis pour empêcher des projets industriels et énergétiques massifs.



Étude pour *Gantophonie*, Carla Adra, 2024
Courtesy de l'artiste et Galerie Valeria Cetraro

"Gantophonie" grows out of a soil made of concrete in a free interpretation of the peaceful protests during the 1970s in the Rhine region, of which Solange Fernex was a major protagonist. The upraised hand emerges in a highly symbolic gesture from the territorial soil, telling the story of citizens mobilizing to preserve their quality of life in the Rhine region, a life that escaped an extensive program of industrialization. To create a dialogue with the work *"Gantophonie"*, the three sculptures from the *Spectres* series were commissioned by the exhibition curators to represent the cardinal points in this history of struggle. Each of them indicates the direction of neighboring French, German, and Swiss territories whose inhabitants came together to halt large industrial and energy construction projects.

Carla Adra is a French-Canadian artist and performer born in Toronto in 1993 and currently represented by the Valeria Cetraro Gallery in Paris. Adra studied at the *École Nationale d'Art et de Design* in Reims, the Ontario College of Art and Design in Toronto, and carried out a postgraduate program at the *École Nationale des Beaux-Arts* in Lyon from 2018 - 2020.

As a multidisciplinary artist, Adra pursues artistic research into the question of identity and how it is constructed through both self-narrative and encounters with others.

Jessica Arseneau

Jessica Arseneau, née en 1988 à Bathurst (Canada), vit et travaille entre Berlin et Tilley Road. Son travail se situe aux limites du conscient et de l'inconscient. Elle part de l'image fixe ou filmée pour installer des ambiances qu'elle relève par d'autres artefacts comme la lumière le son ou le texte. Ses œuvres, souvent inspirées de science-fiction, de mythologie ou d'un futur imaginé, se déroulent sur un rythme extrêmement lent, voire dans un temps suspendu, et ouvrent des espaces fictionnels dominés par leurs propres tensions.

Stillness fait partie d'une série de travaux qui abordent l'effacement artificiel de la nuit et le phénomène d'insomnie qui en résulte. Dans un calme apparent, l'image entièrement centrée sur un point artificiellement illuminé, présente un paysage urbain en état de veille. Elle affiche une fausse harmonie. Renvoie-t-elle au risque d'être endormi ? ou peut-être installe-t-elle un silence nécessaire avant toute mobilisation ?

Born in Bathurst, Canada, Jessica Arseneau now divides her time Berlin and Tilley Road. Her work walks the line between the conscious and the unconscious. Starting from still or filmed images, she creates atmospheres and enhances them with other elements such as light, sound, or text. Often taking inspiration by science fiction, mythology, or an imagined future, her pieces unfold at an extremely slow pace, sometimes in suspended time, opening fictional spaces dominated by their own tensions.

Stillness is part of a series of works that address the artificial erasure of the night and the resulting phenomenon of insomnia. The apparent calm of the image centers entirely on an artificially illuminated point, presenting the urban landscape in a state of wakefulness. There is a false note in the image's harmony. Does it suggest the risk of falling asleep? Or perhaps establish the silence necessary before any form of movement?



Stillness, 2020. Vue d'installation, Galerie Intershop, Leipzig © photo : Jessica Arseneau

Marjolijn Dijkman

Marjolijn Dijkman, née en 1978, vit et travaille à Bruxelles. Artiste pluridisciplinaire, elle observe les structures qui découlent d'une conception progressiste des technologies et les systèmes qui en résultent. Elle met en lumière les relations de pouvoir qu'imposent les hommes à leur environnement.

Avec *LUNĀ*, elle reprend le principe de la Lunar Society of Birmingham, qui a regroupé de 1765 à 1813 des expérimentateurs amateurs issus de différents milieux, afin de débattre de sujets d'actualité et d'explorer de nouvelles idées. Quasi trois siècles plus tard, Marjolijn Dijkman réinstalle dans son dispositif la table et invite une assemblée à des discussions critiques autour de sujets contemporains, de préférence un jour de pleine lune.

Earthing Discharge est une œuvre que l'artiste inscrit dans une recherche autour de la fascination que l'électricité, en tant que phénomène spectaculaire, a exercé dans les premiers temps. Par un travail sur les contrastes de l'image et avec un montage graphique, le papier peint rend visible et merveilleux les champs électriques qui émanent d'objets photographiés.

Born in 1978, Marjolijn Dijkman is currently situated in Brussels. As a multidisciplinary artist, she observes the structures arising from a progressive conception of technologies and the resulting systems, shedding light on the power relations that humans impose on their environment.

"LUNĀ" recalls the principles of the Lunar Society of Birmingham active from 1765 to 1813, which brought together experimentally minded amateurs from various backgrounds to discuss current topics and explore new ideas. Almost three centuries later, Marjolijn Dijkman recreates her own version of the society's lunar table, inviting us to join in critical discussions of contemporary subjects, preferably on the occasion of the full moon.

Earthing Discharge is a piece created within the framework of the artist's research into the fascination exerted by electricity as a spectacular phenomenon in its early days. Contrasting images and graphic montage on wallpaper reveal the marvel of electric fields emanating from photographed objects.



Earthing Discharge (Panorama), 2020

Commissioned by: Contemporary Art Center (CAC), Cincinnati, US

Hilary Galbreath



Atomes, 2024, capture d'écran
Produit par La Kunsthalle Mulhouse

Née en 1989 en Floride, Hilary Galbreath vit et travaille à Rennes. Jonglant entre les médiums et les ressentis, iel nous emmène dans ses créations à l'esthétique délibérément kitsch et cheap où l'absurde côtoie le grotesque avec une certaine légèreté. Son travail découle de questionnements sociétaux et de ses propres obsessions quotidiennes autour de la mutation des corps et sa mise en relation avec les technologies de notre temps.

L'œuvre *Atomes* oscille entre documentaire burlesque et fiction spéculative. H. Galbreath y présente une histoire ambivalente de femmes face à l'ingénierie nucléaire. S'y mêlent une analyse historique, une réinterprétation d'interview et un clip. Peu à peu, c'est une histoire de joug masculin qui apparaît de cette rencontre entre les Hôtesse de la centrale de Chinon et les « Guêpes de Fessenheim ».

Hilary Galbreath was born in Florida in 1989 and is currently based in Rennes. The artist switches between mediums and feelings in works whose deliberately kitsch and cheap aesthetic creates a certain lightness where the absurd coexists with the grotesque. Their work stems from societal questioning and their own daily obsessions with the mutation of bodies in connection with contemporary technology.

The work entitled "*Atomes*" oscillates between burlesque documentary and speculative fiction. Galbreath presents an ambivalent history of women in the field of nuclear engineering through this combination of historical analysis, reinterpreted interview and music video. The story of male domination slowly emerges in the encounter between the hostesses of the Chinon power plant and the "Wasps of Fessenheim."

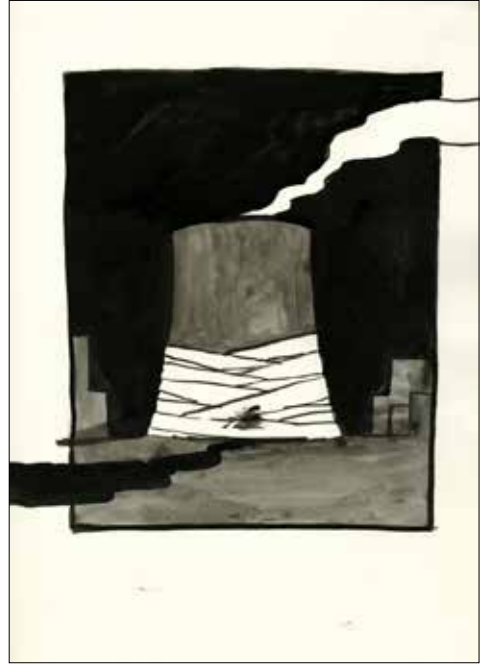
Tom Ungerer

Tom Ungerer (1931-2019), artiste dessinateur né à Strasbourg, flirte avec la thématique de l'énergie tout au long de sa carrière. Par ses nombreux dessins, il affiche un positionnement ambigu sur le sujet et révèle plusieurs de ses profils : celui de l'homme fasciné, de l'artiste engagé et enfin, du publicitaire.

« *Je suis né le 28 novembre 1931, avant l'aube. Et si j'ai découvert la lumière, ce n'était pas celle du jour mais celle de l'Electricité de Strasbourg. Cette électricité jadis aussi régionale qu'aujourd'hui.* » Tom Ungerer

Publié en 1979, *Politrics* est un livre dit bilan qui regroupe un ensemble de dessins politiques des années 60 et 70. Parmi les planches rassemblées, certaines traitent de la question du nucléaire civil. Un deuxième livre marquant dans les prises de positions de Tom Ungerer autour de l'énergie est le *Schwarzbuch*, paru en 1984. Dans ce livre, qu'il motive par « *les ravages de la pollution et la menace nucléaire* », il épingle le nucléaire militaire et la dangerosité de l'énergie atomique.

Dans un tout autre registre, et dans un contexte de commande, il réalise des séries de dessins satiriques d'un autre genre. A partir de 1997, il s'allie à Electricité de Strasbourg pour plusieurs années et illustre des campagnes publicitaires destinées au grand public. Enfin, en 2007, il répond à une commande d'EDF avec la *Roue de l'énergie* qui célèbre les 30 ans de la centrale nucléaire de Fessenheim.



Tom Ungerer, *Politrics*, vers 1989 © Musées de la Ville de Strasbourg / Diogenes Verlag AG, Zürich / Tom Ungerer Estate
– photo : Musées de la Ville de Strasbourg

The Strasbourg-born graphic artist Tom Ungerer (1931-2019) played with the theme of energy throughout his career. His many drawings displayed an ambiguous and multifaceted position on the topic; that of the fascinated man, the committed artist, and finally, the advertiser.

“*I was born on November 28, 1931, before dawn. So when I discovered light, it was not the light of day but that of l'Electricité de Strasbourg [the Strasbourg Electricity Board], once as regional as it is today.*” - Tom Ungerer
Politrics, published in 1979, is a retrospective book assembling a collection of political drawings from the 1960s and 1970s. Certain

selected plates address the issue of civilian nuclear power. *Schwarzbuch*, published in 1984, is another significant contribution to Tom Ungerer's position on energy. Motivated by “the ravages of pollution and the nuclear threat,” the book criticizes military nuclear power and the dangers of atomic energy.

In a completely different context and style, he also received commissions that led to the creation of a series of satirical drawings. Starting in 1997, he collaborated with Electricité de Strasbourg for several years as an illustrator for public advertising campaigns. In 2007, he was commissioned by the EDF to produce *La Roue de l'énergie* (“The wheel of energy”) in celebration of the 30-year anniversary of the Fessenheim nuclear power plant.

III. Les futurs féministes : entre critique des « masculinités renouvelables » et histoire du municipalisme électrique

Maya Mihindou

Maya Mihindou, née en 1984 à Libreville, est une artiste autodidacte. Elle se forme à l'image par le biais de la bande dessinée et de la photographie par la pratique de la microédition, puis travaille pour l'édition et la presse. Son travail se structure autour des questions féministes et plus largement de la manière dont les manœuvres historiques ont créé les sociétés contemporaines.

Commandé pour l'exposition, ce dessin mural reprend la pensée de la politologue Cara New Daggett. Sous forme d'une carte librement interprétée, Maya Mihindou nous permet de visualiser le propos déployé par l'auteur dans l'ouvrage *Pétromasculinité*. Par le biais d'une approche interdisciplinaire, elle s'intéresse à la façon dont les identités de genre interfèrent dans le rapport aux énergies, et plus spécifiquement au pétrole.

Maya Mihindou is a self-taught artist born in 1984 in Libreville. Her education in images was acquired through work with comics and photography, first in micro-publishing and then in publishing and the press. Her work revolves around feminist issues and more generally the ways in which historical maneuvers have shaped contemporary societies.

The mural commissioned for this exhibition echoes the thoughts of political scientist Cara New Daggett. By creating a freely interpreted map, Maya Mihindou allows us to visualize the ideas laid out by the author in the book *Petro-masculinity*. She adopts an interdisciplinary approach to explore how gender identities interfere in the relationship to energy, especially oil.



Fondation d'un système énergétique féministe d'après Cara New Daggett, réhaussé des propositions de Solange Fernex, Fatima Ouassak et Vandana Shiva (détail), 2024 ; Produit par La Kunsthalle Mulhouse

Liv Schulman

Née en 1985, Liv Schulman est une conteuse. La fiction est littéralement son moteur de recherche, elle motive ses œuvres qu'elles soient films, séries TV ou performances. Par le biais de ses récits, elle propose un art engagé qui croise différentes histoires et pensées pour mieux installer son regard décalé et aborder des questions de société.

Une vieille terre pour une nouvelle chanson qui sonne comme la vieille chanson avec le même-même et le vieux-vieux et rien de rien de nouveau, tournée sur les alignements de Carnac en Bretagne, montre un monde où un ensemble d'appareils électroménagers ont acquis une série d'affects. Ensemble, ils mettent en scène une version d'un drame victorien, une adaptation très libre de *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, où un climatiseur nommé AC vit les aventures d'un être pauvre et orphelin dans un monde sans amour en plein changement climatique.

Avec humour, Liv Schulman aborde la question de l'obsolescence programmée et de la place que ces appareils ont pris dans nos vies contemporaines.

Liv Schulman, born in 1985, is a storyteller. Fiction is literally her search engine, motivating works ranging from film to TV to performance. Her narratives put forward a socially committed idea of art, intersecting varying stories and thoughts to establish an unconventional gaze and address societal questions. *Une vieille terre pour une nouvelle chanson qui sonne comme la vieille chanson avec le même-même et le vieux-vieux et rien de rien de nouveau* ("An old earth for a new song that sounds like the old song with the same-same and the old-old and nothing of nothing new") was shot at the site of the Carnac stones in Brittany and depicts a world where a range of household appliances have acquired emotions. Together, they stage a very loose adaptation of Charlotte Brontë's Victorian drama *Jane Eyre*, wherein an air conditioner named AC experiences the adventures of a poor orphan in a loveless world of climate change.

This is Liv Schulman's humorous way of addressing the issue of planned obsolescence and the role of appliances in our contemporary world.



Une vieille terre pour une nouvelle chanson qui sonne comme la vieille chanson avec le même-même et le vieux-vieux et rien de rien de nouveau, 2023 ; Capture d'écran

Suzanne Treister

Née à Londres en 1958, Suzanne Treister, artiste pluridisciplinaire, a d'abord été reconnue comme peintre dans les années 80 avant de devenir une pionnière de l'art digital et d'orienter son travail vers les nouvelles technologies. Dans ses œuvres, qui peuvent prendre la forme de séries développées sur plusieurs années, elle s'intéresse à des récits excentriques et à des mondes fictionnels, afin de révéler les structures qui lient le pouvoir, l'identité et le savoir.

Elle imagine des mondes fantastiques construits sur des systèmes et des organisations qui impliquent l'existence de forces cachées et occultes à travers le monde. Elle s'éloigne d'un monde rationnel pour proposer des alternatives complexes, dans lesquelles les forces seraient liées.

Partant de la découverte que certains kabbalistes comme certains physiciens voulaient révéler une « théorie unifiée du tout », Suzanne Treister les a rapprochés dans une série de dessins susceptibles d'informer leurs recherches. Ces compositions font apparaître des systèmes autonomes qui s'affichent comme des alternatives viables possibles.

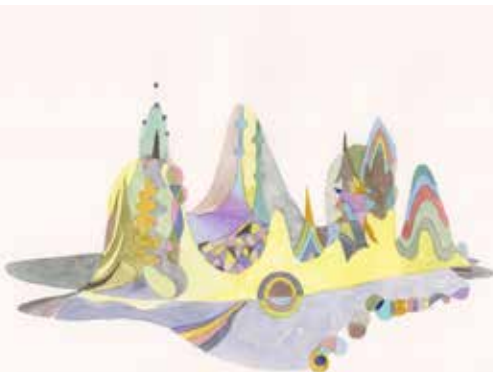
La série *Technochamaniques Systems* sous-titrée *Nouveaux modèles cosmologiques pour la survie*, donne à voir sa vision imaginée et non colonialiste d'alternatives de survie sur terre et dans le cosmos. Elle est composée de plusieurs ensembles dont des *Ecosystèmes et architectures terrestres*, des *Structures sociales interplanétaires* et des *Îles de méditation et de biosphères interplanétaires*.

Born in London in 1958, Suzanne Treister is a multidisciplinary artist who first gained recognition as a painter in the 1980s before becoming a pioneer in digital art and orienting her work towards new technologies. Her pieces can develop in series over several years, exploring eccentric narratives and fictional worlds to reveal the structures linking power, identity and knowledge.

She imagines fantastical worlds with systems and organizations that rely on the existence of hidden and occult forces around the world. Departing from the rational world, she offers complex alternatives involving interconnected forces.

Starting from the discovery that some Kabbalists sought, like physicists, to reveal a "unified theory of everything", Treister has joined the two in a series of drawings that shed light on their research. Her pieces reveal autonomous systems that offer potentially viable alternatives.

The series "*Technoshamanic Systems: New Cosmological Survival Models*" shows her imaginary, non-colonialist vision of alternative means of survival on Earth and in the cosmos. It is composed of various groupings, including "*Earth Eco Systems and Architectures*", "*Interplanetary Social Structures*" and "*Interplanetary Meditation and Biospheres Islands Designs*".





Marjolijn Dijkman, *LUNĀ Table*, 2011 - en cours © photo : Stuart Whipps

En dialogue avec l'exposition, une série de cinq temps forts prolonge la recherche menée autour de *Power Up* et fait le lien avec une sélection d'œuvres présentées dans l'exposition. Alliant temps de conférences, de projections et de performances, ces moments publics seront l'occasion d'aborder plus en détails certains regards posés sur le territoire, étudiés au prisme des questions énergétiques soulevées par les commissaires.

Vendredi 16 février à 18h

Autour de l'exposition

Présentation de l'exposition par les commissaires et rencontre avec les artistes.

L'exposition *Power Up* est née d'une recherche de Fanny Lopez, consacrée aux histoires alternatives de l'autonomie énergétique, de la conception des réseaux aux politiques de mise en circulation des biens communs. Elle déplace un travail universitaire sur le terrain des formes et de la création. En tentant de déjouer le risque d'une exposition documentaire, les commissaires de l'exposition se sont entourées d'artistes qui pour certains travaillaient sur le sujet, pour d'autres ont été invité à produire de nouvelles œuvres. A la table, par le biais d'une conversation, les commissaires présenteront l'exposition et les sujets qu'elle soulève, les artistes raconteront de quelle manière ils ont rejoint le projet.

Judi 29 février à 18h

De la petite étincelle à la poudre

Solange Fernex, de la mémoire à l'Histoire
Projection du film « La petite étincelle » de Simone Fluhr et Daniel Coche, suivie d'une table-ronde.

« En Alsace, Solange Fernex est une pionnière de l'écologie au moment où on ne parlait pas encore d'écologie [...]. Ce film retrace nos rencontres où s'expriment ses souvenirs des actions les plus marquantes menées pour préserver la vie menacée par une idéologie de profit et de compétitivité, de « bulldozer » disait-elle. Ce film est également pétri par ses convictions de lutte non-violente et positive, convictions jamais lâchées, avec à l'appui, des images d'archives tournées par elle sur différents lieux d'occupations de terrain et de manifestations de protestation. [...]. En quelque sorte, un testament qu'elle adresse au monde qui nous entoure et à son devenir. » Daniel Coche
La projection du film « La petite étincelle » sera suivie d'une table-ronde réunissant plusieurs intervenants, ayant pour projet de composer, par la multiplicité des paroles, un portrait de Solange Fernex. Personnalité engagée dans de nombreux combats (écologique, féministe, anti-nucléaire, etc.), elle demeure aujourd'hui relativement peu connue. En résonance avec ces échanges, l'artiste Maya Mihindou posera son regard d'artiste sur cette Histoire encore à écrire.

Intervenantes : Elisabeth Schulthess, ancienne journaliste à l'Alsace, auteur de *Solange FERNEX, l'insoumise* ; Marie Jager-Fernex, fille de Solange et Michel Fernex ; Maya Mihindou, artiste, Géraldine Gourbe, commissaire d'exposition.

Modération : Sophie Desgeorge, réalisatrice et responsable montage et numérisation chez Mira.

Lundi 25 mars à 18h

De quoi la transition est-elle le nom ?

Lunä Talk – Marjolijn Dijkman

C'est autour de la *Lunä table* que se tiennent les Lunä Talk (discussions Lunä), en souvenir des rencontres organisées, de préférence un soir de pleine lune, par les membres de la Société Lunä de Birmingham. Ensemble, ils se livraient à des discussions critiques mettant à jour des sujets de société comme les nouveaux développements scientifiques et industriels, mais aussi l'art, l'éducation, l'histoire coloniale, et les droits sociaux. Ce 25 mars, soir de pleine lune, la Lunä Talk prendra comme sujet la question de la transition, du passage d'une énergie à une autre, d'une infrastructure à une autre. Comment peut-on envisager des transitions sans considérer la nécessité de clore une histoire avant de se lancer dans de nouveaux projets ? L'histoire de l'énergie s'écrit comme une course vers le nouveau, le renouveau sans jamais s'interroger sur la possibilité d'aller vers des solutions de réparation ou de transformation. Il n'est question que de tourner des pages, en arguant de futurs plus performants, plus adaptés ou même plus propres. Ces choix politiques seront partagés pendant quelques heures afin de créer une discussion qui impliquera les personnalités invitées ainsi que toutes les personnes présentes intéressées. Suivi d'un moment convivial.

Intervenantes : Marjolijn Dijkman, artiste et modératrice de la Lunä Talk ; Fanny Lopez, historienne de l'architecture et des techniques, commissaire de l'exposition *Power Up* ; Marie Lechner, enseignante-chercheuse à L'École supérieure d'art et de design d'Orléans, autrice et commissaire d'exposition ; Stéphanie Schmitt, responsable de relations partenariales, UEM, Cara New Daggett

**Lundi 8 avril
à 18h**

Pourquoi installer des femmes et des panneaux solaires ne suffit pas

Conférence de Cara New Daggett en langue anglaise (traduite en direct).

Politologue et maîtresse de conférence à l'université Virginia Tech, Cara New Daggett travaille sur l'écologie politique féministe.

Cara New Daggett est l'auteur de l'ouvrage « Pétromasculinité » dans lequel elle s'intéresse à la manière dont les identités de genre structurent les enjeux énergétiques. Par une approche interdisciplinaire, elle étudie les rouages du système énergétique mondial, et plus spécifiquement, de ce qu'elle qualifie de « culture du pétrole ». Au travers d'une observation minutieuse des mécanismes qui interviennent depuis son extraction jusqu'à ses nombreux usages, Cara New Daggett révèle peu à peu les relations entre combustible fossile et ordre patriarcal. Modération par Géraldine Gourbe

à 20h30

Electrify Everything

de Marjolijn Dijkman et Pom Bouvier-b, texte de Jean Katambayi Mukendi.

Electrify Everything est une exploration critique des origines des unités et du langage utilisés pour mesurer l'électricité. La performance s'appuie sur la magie des premières démonstrations des phénomènes électriques du XVIII^e siècle. Dans cette nouvelle adaptation d'*Electrify Everything*, les artistes manipuleront en direct des outils musicaux expérimentaux pour jouer avec des courants électriques et créer une composition sonore.

Performance : Pom Bouvier b. & Marjolijn Dijkman

Texte : Jean Katambayi Mukendi

Jeudi 25 avril à 18h

Des guêpes dans le réacteur

Les luttes et la place des femmes dans les mouvements de contestation.

Le dernier temps fort de l'exposition aura pour point de départ une projection commentée d'images d'archives des mouvements de luttes écologiques du bassin rhénan filmées par Solange Fernex. Au cours des années 1970, des formes de désobéissance civile se sont déployées en réaction à des projets industriels chimiques et nucléaires massifs sur les rives du Rhin. Dans ce contexte a eu lieu à Marckolsheim, la première occupation de site de l'histoire française. A travers ces images apparaît peu à peu le rôle important des femmes dans ces luttes, tantôt gardiennes des sites la journée, tantôt lanceuses d'alerte sur les dangers de la radioactivité. Ces différents rôles seront l'objet de la table-ronde qui suivra la projection, réunissant des personnalités militantes de différents champs (politique, écologique, artistique, féministe).

Intervenants : Marie-Reine Haug : éducatrice spécialisée, présidente d'APPONA (Association pour la Promotion des Populations Nomades d'Alsace) ; Raymond Schirmer, Membre du MIR (Mouvement International de la Réconciliation), du MAN (Mouvement pour une Alternative Non-Violente) et d'EELV ; Hilary Galbreath, artiste ; Isabelle Cambourakis, enseignante, éditrice et chercheuse indépendante, travaille sur la sociohistoire des luttes et des mouvements sociaux.
Modération : Géraldine Gourbe

En partenariat avec Mira, Mémoires des Images Réanimées d'Alsace.

**Ouverture des réservations un mois avant l'événement.
Renseignements & inscriptions :
03 69 77 66 47 / kunsthalle@mulhouse.fr**

VISITES COMMENTÉES

(dernier samedi du mois)

**Samedis 24 février, 23 mars
et 27 avril → 16h**

Visite de l'exposition à l'occasion
d'un échange avec un-e médiateur-riche
du centre d'art.

Entrée libre et gratuite.

KUNSTAPÉRO

Jeudis 7 mars et 4 avril → 18h30

Visite de l'exposition, suivie d'une
dégustation de vins.

En partenariat avec Mulhouse Art
Contemporain
et la Fédération Culturelle des Vins de
France.

**Sur réservation,
participation : 5 € / personne.**

KUNSTDÉJEUNER

Jeudis 14 mars et 11 avril → 12h15

Visite de l'exposition, suivie d'un déjeuner
concocté par Épices
pour poursuivre les échanges en toute
convivialité.

**Sur réservation,
participation au repas 10 € / personne.**

Gratuit, sur inscription obligatoire
Renseignements et réservations :
kunsthalle@mulhouse.fr / 03 69 77 66 47



KUNSTKIDS

Visite-atelier à la semaine
pour les 6 à 12 ans
Du 4 au 8 mars → de 14h à 16h
avec Anna Byskov
Du 22 au 26 avril → de 14h à 16h
avec Simon Burkhalter

Tout au long d'une semaine, le parcours Kunstkids amène les jeunes visiteurs à découvrir l'exposition de manière ludique.

KUNSTBABIES

RDV pour les tous petits,
jusqu'à 6 ans, accompagnés
d'au moins un parent
Samedis 24 février et 13 avril
→ de 11h à 12h

À destination des jeunes enfants et de leurs parents, ce temps privilégié permettra de découvrir l'exposition à travers le jeu et l'éveil.

RDV FAMILLE

Visite/atelier proposée aux enfants
accompagnés de leurs parents
à partir de 6 ans
→ de 15h à 17h
Dimanche 17 mars
avec Anna Byskov
Dimanche 7 avril
avec Simon Burkhalter

Les familles découvriront l'exposition de manière ludique, accompagnées d'un-e artiste. Une belle occasion de partager un moment complice et créatif en famille !



Sara Grandi, *Ultra 01, 2023*

LE NOUVEAU GRAND TOUR

Sara Grandi, février – mars

Dans le cadre du programme Le Nouveau Grand Tour, La Kunsthalle et Motoco accueillent Sara Grandi pour une résidence de recherche de deux mois.

Sara Grandi (Varese, 1995) vit et travaille à Carrare, en Italie. Elle est diplômée d'une licence et d'une maîtrise d'Art option sculpture à l'École des beaux-arts de Carrare. Ses recherches s'axent principalement autour du thème de la métamorphose. Elle crée des formes hybrides avec des éléments provenant de contextes différents. En 2023, elle a participé à la 12^e édition du prix Fabbri (TV) et à la résidence artistique Falia (BS). En 2022, elle a exposé à Forme nel Verde (SI).

Le Nouveau Grand Tour est organisé par l'Institut Culturel italien de Paris, avec le soutien financier du Ministère de la Culture italien.

AFAR Aurora Király, février – avril

Dans le cadre de Artists for Artists Residency (AFAR), La Kunsthalle et Motoco accueillent l'artiste Aurora Király pour une résidence de trois mois à Mulhouse.

Aurora Király, née en 1970 en Roumanie est artiste, initiatrice de projets culturels et enseignante.

Elle travaille à l'intersection de la photographie et de l'art textile, du dessin ou des installations, en explorant la manière dont l'esprit enregistre, revit, se souvient. Elle s'intéresse particulièrement à l'exploration des théories féministes en relation avec la construction de l'identité et le statut des femmes dans la société.

Entre 2001 et 2009, Aurora Király a dirigé la Galeria Nouă, espace d'art consacré à la photographie. Depuis 2007, elle enseigne au département de photographie et d'image dynamique de l'université nationale des arts de Bucarest.

Financé par l'Union Européenne, le projet Artists for Artists Residency (AFAR) est dirigé par l'Association roumaine pour l'art contemporain (ARAC), en partenariat avec le réseau du Goethe Institut, l'Association croate des Beaux-Arts et le Künstlerhaus de Vienne.



Aurora Király, *50s or Soft Despair #2, 2020-2021*
Photo : Serioja Bocsok © Anca Poterașu Gallery

**Retrouvez l'ensemble de nos rendez-vous
et abonnez-vous à la lettre d'information
sur kunsthalleMulhouse.com**



ACCÈS

AUTOROUTE → A35 et A36

Sortie Mulhouse centre, direction Université - Fonderie

GARE → suivre le canal du Rhône au Rhin
(Quai d'Isly) jusqu'au pont de la Fonderie,
prendre la rue de la Fonderie

TRAM → lignes 2 et 3, arrêt «Tour Nessel»

BUS → Ligne C5, arrêt «Fonderie»

Ligne 51, arrêt «Molkenrain»,

«Porte du Miroir» (sauf dimanche)

LA KUNSTHALLE MULHOUSE

CENTRE D'ART CONTEMPORAIN

LA FONDERIE

16, rue de la Fonderie (F) 68100 Mulhouse
2^e étage, entrée par le parvis
Tél. +33 (0)3 69 77 66 47 – kunsthalle@mulhouse.fr
www.kunsthallemulhouse.com

 [La.Kunsthalle.Mulhouse](https://www.facebook.com/La.Kunsthalle.Mulhouse)

 [la_kunsthalle_mulhouse](https://www.instagram.com/la_kunsthalle_mulhouse)

 [KunsthalleMulhouse](https://www.youtube.com/KunsthalleMulhouse)

HORAIRES D'OUVERTURE

Mercredi, jeudi, vendredi → 12:00 – 18:00

Samedi, dimanche → 14:00 – 18:00

Fermé les lundis et mardis

+ les 29, 30 et 31 mars 2024

Entrée libre et gratuite

